

*Julie Wolkenstein*

# Colloque sentimental

*Roman*



Extrait de la publication



# Colloque sentimental

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

JULIETTE OU LA PARESSEUSE, 1999

L'HEURE ANGLAISE, 2000

*Aux éditions Honoré Champion*

LA SCÈNE EUROPÉENNE, HENRY JAMES ET LE ROMANESQUE EN  
QUESTION, 2000

Julie Wolkenstein

# Colloque sentimental

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2001  
ISBN : 2-86744-843-3  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## PREMIÈRE PARTIE

### **Mercredi**



## Janet

19 septembre 1895

*Je n'écrirai plus. Comme dans l'histoire que racontait mon père, cette femme qui marchait toujours devant... Non, même sur lui qui est mort je n'écrirai plus. Ou bien il ne faudrait parler que des morts. Rien que des mots morts eux aussi. Et sans aucune certitude. Je n'écrirai plus.*

A.H.

C'était une feuille volante, retrouvée avec ses manuscrits chez Swan, l'éditeur londonien d'Ann Hellbrown. La solennité du ton était inhabituelle. Un mois après la mort de son mari. On aurait pu imaginer qu'elle revienne un jour sur ce serment fait au plus fort du deuil. On avait cherché. On ? Elle, Janet Anguerillos, avait cherché. Il n'y avait trace nulle part d'un manuscrit postérieur à septembre 1895. Enfin, à condition

d'oublier cette vieille Française, Rose quelque chose, une folle qui l'avait contactée à plusieurs reprises pour lui promettre un inédit et s'était chaque fois rétractée. Non, il fallait croire Ann Hellbrown lorsqu'elle s'engageait à se taire.

L'écriture ne laissait paraître aucune émotion particulière, se distinguait précisément en cela des feuillets antérieurs. La plume était contrôlée, les caractères incontestables, y compris, bien sûr, ceux qui formaient la date.

Janet commencerait par là. Elle avait reproduit en quarante exemplaires la photocopie qu'elle-même possédait de cette page étrange, grâce à une autorisation spéciale octroyée par la bibliothèque de l'Université de San Diego. C'était là que reposaient maintenant tous les manuscrits d'Ann Hellbrown rachetés à l'éditeur anglais, Swan. Elle attendrait que chaque membre du public ait pris connaissance, dans l'intimité d'une lecture silencieuse, des derniers mots d'Ann Hellbrown. Puis se lancerait dans une analyse alambiquée mais brillante de l'œuvre à la lumière exclusive de sa fin, de cette sentence définitive. Il n'était pas question de révéler, dans un petit colloque français, les grandes lignes de la biographie critique à laquelle Janet travaillait depuis quatre ans. C'était plus ou moins comme ça qu'elle avait présenté les choses à ce Bernard Grabant. Il ne faisait pas le difficile, d'ailleurs. Il devait s'estimer suffisamment heureux de l'avoir déci-

dée à venir. La seule présence de Janet Anguerillos au menu d'une obscure manifestation provinciale, programmée au début de l'été, lorsque les étudiants, démobilisés par l'obtention de leur diplôme, ne fournissent plus qu'un maigre contingent de spectateurs, le comblait à juste titre. En tant que spécialiste internationale et unique d'Ann Hellbrown (ceci expliquant cela, disaient les mauvaises langues), Janet se savait gros poisson.

C'était la première fois qu'elle jouait ce rôle flatteur ; l'éminence américaine laisse entrevoir aux simples mortels (c'est-à-dire aux universitaires européens) quelques-unes des félicités célestes dont elle jouit : le voyage, payé par la bourse Cornill, en classe affaires, les frais de séjour, pris en charge par sa maison d'édition parisienne, le climat de l'État où elle enseigne, qui lui vaut ce léger bronzage si tôt en saison.

Janet avait décidé d'arriver le plus tard possible, tant pis pour le décalage horaire. Elle associait à son arrivée à Paris des images de stars emmitouflées de fourrures blanches, saluant la foule du haut de la passerelle, de stewards chargés de bouquets dans l'ombre du cockpit, de flashes, de reporters à lunettes brandissant des calepins.

Très judicieux en fait le décalage horaire, qui expliquerait ses éventuelles bourdes. Américaine d'une part, décalée de surcroît, ça autorisait beaucoup d'à-peu-près, de situations imprévues.

Ça n'arrangeait sûrement pas Bernard Grabant de venir la chercher à Charles-de-Gaulle la veille du colloque. Ni de la conduire, le soir même, à R..., sur la côte ouest, où il devait avoir lieu. Janet n'avait pas la moindre idée du temps qu'il fallait pour s'y rendre. Elle échouait à se repérer, à convertir les kilomètres en miles. D'après son guide, les limitations de vitesse européennes étaient complètement différentes. Les trains, plus rapides aussi. On verrait bien. Elle n'avait pas du tout l'intention d'arranger Bernard Grabant. Plutôt d'exercer sur lui un pouvoir auquel elle n'était pas habituée. Elle avait plus de chances, en lui imposant d'emblée un rapport de forces défavorable, de lui cacher l'essentiel. Elle risquait moins de se trahir en détournant l'attention par des caprices. Elle ne devait pas avoir honte. Elle n'avait d'ailleurs menti à personne. Elle se débrouillerait bien pour que ça passe inaperçu. Ça. Ce qu'elle ne pouvait pas leur avouer.

Elle rangea les photocopies dans une chemise cartonnée rouge, la chemise dans la poche extérieure de sa valise, à l'écart des linges intimes dont les douaniers feraient peut-être... Ses mains se crispèrent sur la fermeture éclair. Comme chaque fois que son imagination venait buter sur une hypothèse concrète, un épisode, anticipé pour la première fois de sa longue (quarante ans) existence, elle dut inspirer-expirer au bon rythme.

Ce ne fut pas suffisant. Elle s'allongea sur le carrelage mexicain, au pied de son lit, et adopta la posture dite du Lama rêveur. Tout en retenant son souffle, elle essaya de visualiser l'avenir proche sous une forme familière, de se concentrer sur un objet ambigu, capable de contenir et le passé, et le présent, et le futur. Janet fixa la valise. Le docteur Phô lui avait déconseillé d'en acheter une neuve. Il fallait emporter avec elle quelque chose qui eût une histoire. Tant pis si cette histoire n'était pas vraiment la sienne.

Elle s'était demandé pendant plusieurs semaines à qui emprunter valise et histoire. Son père n'en avait pas. De valise, s'entend. Il avait évidemment une histoire. Elle n'osait pas en parler à Peggy, sa voisine, ni, bien sûr, à aucun de ses collègues. Ray avait peut-être chez lui un sac de sport en toile, mais qui ne collerait pas avec les flashes, les bouquets, la passerelle et les fourrures. Lesquels ne figureraient pas réellement. Mais ces accessoires lui avaient permis de se constituer un tableau mental rassurant de la scène. D'y intégrer le passé. Du coup, la valise lui posait un problème : les stars n'en portaient jamais. La valise devenait donc à son tour l'élément futur, inconnu, de la projection imaginaire qu'elle avait substituée, au prix de quatre séances très tendues chez le docteur Phô, aux cauchemars que lui inspirait son voyage en France.

Elle s'était enfin décidée à entrer dans une boutique de la galerie marchande toute neuve, dont l'édification

avait constitué la première étape de la réhabilitation du Downtown de San Diego. Elle était passée devant plusieurs fois, jugeant avec un mépris tout européen la prétention de l'enseigne qui promettait là des *Antiques*. Elle avait toujours longé en souriant la vitrine dont l'empilement sombre tentait de remédier à l'improbable valeur de ses constituants : un fauteuil de planteur, quelques photos de San Diego au début du siècle, que leur cadre en bois peint à la main par un artisan (sans aucun doute l'amant de la propriétaire) permettait de vendre plus de trente dollars. Ce genre de choses.

L'idée d'y trouver une valise s'imposait précisément par son absurdité. Qu'espérer de rationnel, de logique, chez un antiquaire du désert californien ? Janet s'y était rendue un samedi, jour d'affluence, pour éviter, autant que possible, les attentions du vendeur. Celui-ci était occupé à offrir du café à un ami, ignorant les seuls clients présents, un couple de Français qui pouffaient devant des bibelots datant des années cinquante – et davantage encore devant le prix qu'on en demandait. Bien que l'intérieur du magasin fût aussi désespérant que sa vitrine, Janet se sentit insultée. Au nom de l'Amérique, elle apostropha les étrangers dans leur langue : « Des spécimens intéressants de ce que nous appelons ici la *Free Renaissance*. La plupart des installations exposées l'hiver dernier à San Francisco s'appuient sur ce design typique de l'après-guerre. On se les arrache, du coup. Ce grille-pain jaune, là-bas, est une affaire, tout à fait entre

nous. » Tandis que les Français, confondus, quittaient la boutique avec, par-dessus l'épaule, un coup d'œil intrigué en direction du gros Kenwood inutilisable, proposé à cent quarante dollars, Janet, très vite, stimulée par le succès de sa mystification, se décida pour une valise un peu grande, mais dont le cuir en bon état et la doublure écossaise avaient un air de famille, de pantoufle, d'intérieur qui la convainquit.

Un compromis, donc. Un objet du passé qui ne lui racontait pas grand-chose. Janet souleva la tête. Le carrelage était froid et dur, et puis, à force de respirer, elle avait reconstitué mentalement les différentes qualités symboliques de la valise. La principale, surtout, ce cloisonnement, cette étanchéité autorisée par la poche extérieure, qui protégeait son esprit (la chemise cartonnée rouge) de son corps (le linge, les vêtements) et vice versa.

Lorsque Ray sonna, elle s'était relevée, avait secoué ses cheveux et enfilé sa veste. Elle ouvrit la porte, les anses de la valise souplement soudées à ses doigts. Elle était presque détendue. Dans quelques minutes, elle franchirait le cercle magique. Serait peut-être pulvérisée. Son avion décollait à 14 h 45. Dans deux heures, elle quitterait pour la première fois de sa vie le comté de San Diego et saurait si, au-delà, le monde se ressemblait.



## Déjanire

« Tu as eu la péridurale ? »

Après le sexe du bébé (déjà connu dans la plupart des cas), son prénom, la durée du travail, avant le poids et la taille, venait, dans cet ordre, la question de l'anesthésique.

Selon un degré d'intimité variable, on pouvait ensuite aborder l'épisiotomie. Degré variable et décroissant, semblait-il. On voyait couramment, de nos jours, les accouchées se répandre sur la taille de l'incision pratiquée, le nombre de points de suture nécessaire, les douleurs subséquentes lors des mictions ou de la reprise des rapports sexuels, devant des grand-tantes restées vieilles filles, ou des inconnues venues à leur chevet accompagner une amie plus proche.

Déjanire n'avait pas d'enfants, sa thèse portait sur une période de l'histoire où on ne se servait que de

chloroforme, mais elle excellait dans cette forme ultracodifiée qu'est le coup de téléphone post-partum. Déjanire n'aimait pas beaucoup les bébés, ni les odeurs d'hôpitaux. En général, lorsqu'elle avait l'occasion d'apercevoir l'objet de ce type de conversation, il marchait depuis longtemps.

Elle n'avait pas écouté la réponse. L'essentiel, c'était d'avoir posé les questions qu'il fallait, comme il fallait. Elle se foutait de savoir si la péridurale de Nane s'était latéralisée, avait été faite trop tôt ou trop tard, combien de temps elle avait souffert. S'il n'y avait pas eu sa thèse, elle n'aurait même pas compris qu'on attende d'elle ce genre de curiosité. Elle désactiva son portable. Personne, dans le wagon, n'avait paru surpris qu'elle se renseigne ainsi en public. Après tout, la moyenne d'âge à bord du train expliquait peut-être ce désintérêt. Des femmes qui avaient dépassé la soixantaine, pas connu les drogues modernes qui vous coupent le corps en deux. Il y avait toutes sortes de profs, sûrement, qui fréquentaient la ligne Paris-R... Elle pouvait aussi bien passer pour une philosophe, une spécialiste de l'Antiquité. Péridurale, un joli nom pour un stoïcien : « Je travaille sur *L'Episiotomie*, un texte majeur, sous-estimé. On ne jure plus que par *La Rééducation* de Périnée, ce qui est abusif. »

Déjanire rangea son téléphone et sortit de son cartable le texte de sa communication. Elle le savait déjà à peu près par cœur. Elle n'était censée donner qu'un

point de vue d'historienne, on ne lui avait pas demandé son avis sur l'œuvre littéraire d'Ann Hellbrown. Sa contribution ne concernait que *Devenir mère*, un recueil de réflexions et de conseils sur la grossesse, l'accouchement, les premières années de l'enfance, qui n'avait eu qu'une audience restreinte du vivant de l'auteur, mais fait un gros succès lorsqu'on l'avait réimprimé, entre les deux guerres. Quand Bernard Grabant l'avait contactée, Déjanire s'était évidemment gardée d'avouer qu'elle n'avait jamais entendu parler d'Ann Hellbrown.

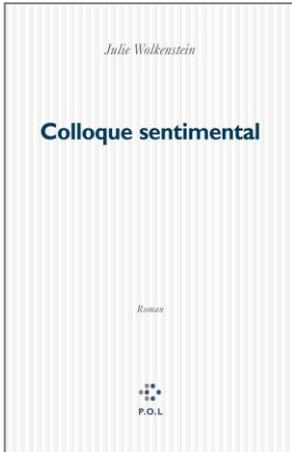
C'était le problème, avec ses recherches : les sources. Il y avait les ouvrages médicaux fantaisistes, comme le *Traité de l'impuissance et de la stérilité* du Dr Roubaud, publié en 1855 et qui préconisait le fumigateur aromatique, ou les conseils de l'Église – le fameux *Catéchisme des familles* du Père Féline, réédité en 1880. Mais c'était à peu près tout ce qu'on pouvait trouver d'imprimé sur le sujet. À en croire les publications relatives à l'éducation, les enfants, au début du <sup>xx</sup>e siècle, naissaient vers cinq-six ans. Jusqu'aux années cinquante. La thèse de Déjanire s'arrêtait justement là. Son directeur de recherches se réservait la période suivante. Pas de manuels, donc, quasiment rien dans la littérature ni dans la peinture. Un domaine vierge, si l'on peut dire, la fin d'une époque où les femmes transmettaient leur expérience oralement ou pas du tout.

Déjanire envisageait d'abandonner lorsqu'elle était tombée sur le Fonds Florent. C'était fin novembre, six mois plus tôt. Il était quatre heures et demie, la bibliothèque de l'École de médecine était sur le point de fermer, il faisait presque nuit. Elle avait eu le temps de jeter un coup d'œil au premier des huit volumes classés, dans le catalogue, à la rubrique « Pédiatrie – Divers ». Personne ne les avait jamais réclamés, constata l'employé en prenant la fiche qu'elle avait remplie, sans espoir précis. Juste pour donner un sens à une après-midi décevante de plus, pour justifier son insistance, ne pas sortir avant que l'obscurité, dehors, fût complète, la place de l'Odéon cernée par les enseignes clignotantes des cinémas. Elle était allée se rasseoir à sa place, avait rangé des notes inutilisables, consulté sa montre. Du coin de l'œil, elle surveillait le guichet sur lequel s'entassaient les livres au fur et à mesure que la bibliothèque se vidait. À cinq heures moins le quart, l'employé lui avait fait signe.

Le Dr Florent était un ange, un sorcier, un devin. Il avait prévu que, des tréfonds brumeux de l'Avenir, viendrait un jour Déjanire Mulo. Qu'elle le lirait. Qu'elle le comprendrait. Le Dr Florent était un médecin généraliste parisien, qui avait eu l'idée – l'inspiration, le génie! – de demander à ses filles, toutes trois mariées et mères, de recueillir auprès de leurs amies, connaissances, voisines, le maximum de témoignages

N° d'éditeur : 1741  
N° d'imprimeur : 01-1407  
Dépôt légal : août 2001

*Imprimé en France*



Julie Wolkenstein  
**Colloque sentimental**

Cette édition électronique du livre  
*Colloque sentimental* de JULIE WOLKENSTEIN  
a été réalisée le 4 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 2001  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867448430 - Numéro d'édition : 2539).  
Code Sodis : N46663 - ISBN : 9782818011959  
Numéro d'édition : 230993.